

Napoléon, vu et revu par Alexandre Dumas

Claude Schopp

Président de l'Association des Amis d'Alexandre Dumas
claude.schopp@icloud.com

Avant d'entreprendre cette contribution, nous demandons au lecteur de l'imagination.

Il doit se transporter en 1865 assistant au Cercle national des Beaux-Arts à Paris, au Casino des Bains de mer de Cherbourg, à l'Alcazar de Lyon ou ailleurs, assistant à la conférence d'un illustre romancier, souriant bien que dévoré par le trac de parler en public.

Notre essai, en son début, reprend les paroles de cette conférence¹.

Napoléon de visu

« Je m'arrêterai, si vous le voulez bien, sur un autre souvenir de ma vie qui a laissé une impression bien autrement profonde dans ma mémoire.

[...] sautons à 1815.

Napoléon a quitté l'île d'Elbe le 26 février. Le 1er mars, il a débarqué au Golfe Juan. Le 20 mars, il est entré à Paris²

Villers-Cotterêts [ville natale du conférencier, où il a passé toute sa jeunesse;] était sur la route que devait suivre l'armée pour marcher à l'ennemi.

Après une année de règne des Bourbons, c'est-à-dire après une année de négation d'un quart de siècle de notre histoire³, c'était, il faut que je l'avoue, une grande joie pour la veuve et le fils d'un général de la Révolution, que de

¹ Le manuscrit de cette conférence est conservée à Prague, Stani Ustedni Archiv, Hore c. 2750 (fonds Metternich, Ms. 44). Nous l'avons publiée in *Alexandre Dumas, de conférence en conférence* in *Cahiers Alexandre Dumas*, n°26, 1999 p. 26-34.

² Le texte racontant les deux passages de Napoléon à Villers-Cotterêts, le 12 et le 20 juin 1815 (voir A. Dumas, *Mes Mémoires*, chap. XXXVII), est repris dans la conférence de Lyon (9 avril 1865), reproduite sous le titre « Souvenirs de 1815. Vision d'un enfant », dans *Le Courrier de Lyon* du mardi 11 Avril 1865. Nous en signalons les variantes.

³ Ms (barré): des vingt-cinq dernières années de notre histoire.

revoir ces anciens uniformes, ces vieilles cocardes retrouvées sur la route de l'île d'Elbe à Paris dans les caisses des tambours et ces glorieux drapeaux tricolores troués par les balles d'Austerlitz, de Wagram et de la Moskowa.

Ce fut donc un merveilleux spectacle que celui que nous donna⁴ toute cette vieille garde, type militaire complètement disparu de nos jours, et qui était la vivante personnification de cette ère⁵ impériale que nous venions de traverser⁶, la légende vivante et glorieuse de la France.

En trois jours, trente mille hommes, trente mille géants passèrent ainsi, fermes, calmes, presque sombres. Pas un qui ne comprît qu'une partie de ce grand édifice napoléonien, cimenté de son sang, ne pesât sur lui, et tous, comme ces belles cariatides du Puget qui effrayèrent le chevalier de Bernin, lorsqu'il débarqua à Toulon, tous semblaient fiers de ce poids, quoique l'on sentît qu'ils pliassent sous lui.

Oh ! ne l'oublions pas, ne l'oublions jamais ! ces hommes qui marchaient d'un pas ferme vers Waterloo, c'est-à-dire vers la tombe, c'était le dévouement, c'était le courage, c'était l'honneur; c'était le plus pur sang de la France, c'était vingt ans de lutte contre l'Europe entière, c'était la Révolution, notre mère, c'était la gloire du passé, c'était la liberté de l'avenir, c'était, non pas la noblesse française, mais la noblesse du peuple français.

Je les vis tous passer ainsi, tous jusqu'au dernier débris de l'Égypte. Deux cents mamelucks, avec leurs pantalons rouges, leurs turbans blancs, leurs sabres recourbés.

Il y avait quelque chose non seulement de sublime, mais encore de religieux, de saint, de sacré dans ces hommes qui, condamnés aussi fatalement et aussi irrévocablement que les gladiateurs antiques, comme eux pouvaient dire :

« *Caesar, morituri te salutant* (César, ceux qui vont mourir te saluent)⁷ ».

Seulement, ceux-là allaient mourir non pas pour le plaisir, mais pour l'indépendance d'un peuple, non point forcés, mais de leur libre arbitre, mais de leur seule volonté.

Le gladiateur antique n'était que la victime.

Eux ! ils étaient l'holocauste !

Ils passaient !

⁴ *Le Courrier de Lyon* : offrit.

⁵ Ms (barré) : ces dix années.

⁶ Ms (barré) : et qui contenaient tous mes souvenirs.

⁷ Suétone, *Vie des douze Césars*, Claude, 21.

Un matin, le bruit de leurs pas s'éteignit; les derniers accords de leur musique moururent.

Cette musique jouait : « Veillons au salut de l'Empire »⁸.

Puis on annonça dans les journaux que Napoléon quitterait Paris le 12 juin pour se rendre à l'armée.

*
* *

Napoléon suivait toujours la route qu'avait suivie sa garde. Napoléon passerait donc par Villers-Cotterêts.

J'avoue que j'avais un immense désir de voir cet homme qui, en pesant sur la France de tout le poids de son génie, avait particulièrement et d'une façon si lourde, pesé sur moi, pauvre atome perdu dans trente-deux millions d'hommes, sur moi, qu'il continuait d'écraser, tout en ignorant que j'existasse.

Le 11, on reçut la nouvelle officielle de son passage; les chevaux étaient commandés à la poste.

Il devait partir de Paris à trois heures du matin ; c'était donc vers sept ou huit heures qu'il traverserait Villers-Cotterêts.

Dès six heures du matin, après une nuit d'insomnie, j'attendais au bout de la ville avec la partie de la population la plus valide, c'est-à-dire avec celle qui avait la faculté de courir aussi vite que les voitures impériales.

Et, en effet, ce n'était point à son passage que l'on pouvait bien voir Napoléon, c'était au relais.

Je compris cela, et à peine eus-je aperçu, à un quart de lieue à peu près, la poussière des premiers chevaux que je pris ma course vers la poste.

À mesure que j'approchais, ne prenant pas même le temps de me retourner, j'entendais gronder derrière moi, se rapprochant aussi, le tonnerre des roues.

J'arrivai au relais : je me retournai et je vis accourir comme une trombe ces trois voitures, qui brûlaient le pavé, conduites par des chevaux écumants et par des postillons en grande tenue, poudrés et enrubannés.

Tout le monde se précipita vers la voiture de l'Empereur.

Je me trouvai naturellement un des premiers.

Je le vis !

⁸ Ce chant, l'un des premiers chants patriotiques de la révolution (1791), paroles de Ad. S. Boy, sur une musique extraite de *Renaud d'Ast* de Dalayrac, fut annexé par l'Empire, à cause de la polysémie de son titre.

Il était assis au fond à droite, vêtu de l'uniforme vert à revers blancs, et portant la plaque de la Légion d'honneur.

Sa tête pâle et malade, mais belle comme une médaille antique, semblait grassement taillée dans un bloc d'ivoire, dont elle avait la teinte jaunâtre, et retombait légèrement inclinée sur sa poitrine. À sa gauche était assis Jérôme, l'ex-roi de Westphalie, le plus jeune et le plus fidèle de ses frères⁹ ; en face de Jérôme, et sur le devant, l'aide de camp Letort¹⁰.

L'Empereur, comme s'il s'éveillait d'un assoupissement ou sortait de sa pensée, leva la tête, regarda autour de lui sans voir et demanda :

« Où sommes-nous ?

— À Villers-Cotterêts, sire, dit une voix.

— À six lieues de Soissons, alors ? répondit-il.

— À six lieues de Soissons, oui, sire.

— Faites vite. »

Et il retomba dans cette somnolence d'où l'avait tiré le temps d'arrêt de la voiture.

On avait déjà relayé, les nouveaux postillons étaient en selle, ceux qui venaient de dételé agitaient leurs chapeaux en criant :

« Vive l'Empereur ! ».

Les fouets claquèrent; Napoléon fit un léger mouvement de tête qui équivalait à un salut; les voitures partirent au grand galop et disparurent au tournant de la rue de Soissons.

La vision gigantesque était évanouie.

*

* *

⁹ Jérôme Bonaparte (Ajaccio, 15 novembre 1784 - Villegenis, 24 janvier 1860), ex-roi de Westphalie (1807 - 1813), avait aux Cent-Jours rejoint Napoléon, et, comme Joseph et Lucien, avait été reconnu « prince français ». Il commandait une division à Waterloo.

¹⁰ Louis Michel, baron Letort (Saint-Germain-en-Laye, 28 août 1773 - Fleurus, Belgique, 17 juin 1815). Major des dragons de la garde, envoyé en Espagne en 1808, il participa à la campagne de Russie; général de brigade en 1812, commandant la cavalerie polonaise et les dragons de la garde à Wachau (16 octobre 1813), il fut promu général de division après Montmirail (1814). Nommé chevalier de Saint-Louis par Louis XVIII, il reprit du service pendant les Cent-jours, et, blessé à la bataille de Fleurus (15 juin 1815), il mourut deux jours plus tard.

Six jours s'écoulèrent, et, pendant ces six jours, on apprit le passage de la Sambre; la prise de Charleroi ; la bataille de Ligny ; le combat des Quatre-Bras¹¹.

Ainsi le premier écho était un écho de victoire.

C'était le 18, jour de la bataille de Waterloo, que nous avons appris le résultat des journées du 15 et du 16.

On attendait avidement d'autres nouvelles. La journée du 19 se passa sans en apporter.

L'Empereur, disaient les journaux, avait visité le champ de bataille de Ligny, et fait donner des secours aux blessés.

Le général Letort, que j'avais vu en face de l'Empereur, dans sa voiture, avait été tué à la prise de Charleroi.

Son frère¹² Jérôme, qui était à ses côtés, avait eu, aux Quatre-Bras, la poignée de son épée brisée par une balle.

La journée du 20, s'écoula lente et triste, le ciel était sombre et orageux. Il était tombé des torrents de pluie, et l'on disait que par un temps semblable, qui durait depuis trois jours, on n'avait sans doute pas pu combattre.

Tout à coup, le bruit se répand que des hommes, portant de sinistres nouvelles, ont été arrêtés et conduits dans la cour de la mairie.

Tout le monde se précipite de ce côté, moi des premiers, bien entendu.

En effet, sept ou huit hommes, les uns encore à cheval, les autres à terre et près de leurs chevaux, sont entourés par la population qui les garde à vue.

Ils sont sanglants, couverts de boue, en lambeaux !

Ils se disent Polonais, et ne prononcent qu'avec difficulté quelques mots de français.

Un ancien officier, qui parle allemand, arrive ; et les interroge en allemand.

Plus à l'aise dans cette langue, ils racontent.

Que Napoléon en est venu aux mains le 18 avec les Anglais. La bataille, disent-ils, a commencé à midi. A cinq heures, les Anglais étaient battus. Mais à six heures Blücher, qui avait marché au canon, est arrivé avec quarante mille hommes, et a décidé la bataille en faveur de l'ennemi. « Bataille décisive. L'armée française est non pas en retraite, mais en déroute ».

Ils sont l'avant-garde des fugitifs.

¹¹ Le 16 juin, Napoléon avait battu le Prussien Blücher dans la plaine de Ligny, tandis que Ney combattait rudement avec les Anglais, à Quatre-Bras, intersection des routes menant de Charleroi à Bruxelles et de Nivelles à Namur: c'était l'ouverture de la campagne de Waterloo.

¹² *Le Courrier de Lyon* : son frère omis.

Il est à peu près trois heures de l'après-midi. En quarante-huit heures, ces hommes sont venus de Planchenois¹³.

C'est plus d'une lieue et demie à l'heure qu'ils ont faite. Les courriers de malheur ont des ailes.

Je rentre à la maison. Je raconte à ma mère ce que j'ai vu. Elle m'envoie à la poste : c'est toujours là que l'on aura les nouvelles les plus fraîches.

Je m'y installe.

À sept heures un courrier arrive : il porte la livrée vert et or, la livrée de l'Empereur.

Il est couvert de boue, son cheval frissonne de tous ses membres, il s'arcboute sur ses quatre pieds pour ne pas tomber de fatigue.

Le courrier demande quatre chevaux pour une voiture qui le suit ; on lui amène un autre cheval tout sellé ; on l'aide à monter dessus ; il lui enfonce les éperons dans le ventre et disparaît.

Inutilement on l'a interrogé, il ne sait rien ou ne veut rien dire.

On tire les quatre chevaux demandés de l'écurie ; on les harnache, on attend la voiture.

Un grondement sourd qui se rapproche rapidement annonce qu'elle arrive.

On la voit apparaître au tournant de la rue ; elle s'arrête devant la porte.

Le maître de poste s'avance stupéfait !

En même temps je le tire par le pan de¹⁴ son habit :

« C'est lui, c'est l'Empereur, lui dis-je.

— Oui ! »

C'était l'Empereur, à la même place où je l'avais vu huit jours auparavant¹⁵, dans une voiture pareille, avec un aide de camp près de lui et un autre en face.

Mais ceux-là ne sont plus ni Jérôme ni Letort.

Letort est tué, nous l'avons dit. Jérôme, qui, après avoir commandé en général, a combattu en soldat, blessé¹⁶, a mission de rallier l'armée sous Laon.

C'est bien l'Empereur, c'est bien le même homme, c'est bien le même visage pâle, maladif, impassible.

Seulement la tête est un peu plus inclinée sur la poitrine.

¹³ Au sud du champ de bataille de Waterloo.

¹⁴ *Le Courrier de Lyon* : « pan de » omis.

¹⁵ Ms (barré) : avec Jérôme à côté de lui, Letort en face. Il a encore deux personnes dans sa voiture, mais ce n'est plus.

¹⁶ *Le Courrier de Lyon* : omis.

Est-ce simple fatigue ?

Est-ce douleur d'avoir joué le monde et de l'avoir perdu ?

Comme la première fois, en sentant la voiture s'arrêter, il lève la tête, jette autour de lui ce même regard vague, qui devient si perçant lorsqu'il se fixe sur un homme ou sur un horizon, ces deux choses mystérieuses derrière lesquelles peut toujours se cacher un danger.

« Où sommes-nous ? demande-t-il.

— À Villers-Cotterêts, sire, répond le maître de poste.

— À dix-huit lieues de Paris, alors ?

— Oui, sire.

— Allez ! »

Ainsi, comme la première fois, après avoir fait une question pareille, dans les mêmes termes à peu près, il donne le même ordre et repart aussi rapidement.

Il y avait, jour pour jour, trois mois qu'à son retour de l'île d'Elbe il était rentré aux Tuileries.

Seulement, du 20 mars au 20 juin, Dieu a creusé un abîme où s'est engloutie sa fortune.

Cet abîme, c'est Waterloo ».

.....

Aveugle, qui ne croit pas en ma fortune

Bien entendu, le lecteur aura reconnu dans l'illustre romancier Alexandre Dumas, — et dans cet enfant de douze ans, si curieux de voir l'Histoire qui passe à sa porte, le jeune Alexandre, dit Berlick.

L'enfant est un héritier — nous ne parlons pas des biens matériels, puisque la mort de son père a laissé sa mère à peu près démunie. Son héritage est autrement essentiel, c'est un héritage de gloire, un héritage détourné. Par qui ? par cet homme, l'Empereur, justement qui vient de passer.

Rappelons ce passé proche, et douloureux :

C'est le général Dumas que la Convention avait appelé pour se mettre en mesure, lorsque le 12 vendémiaire an IV (5 octobre 1795) les sections s'étaient faites menaçantes :

« Elle adressa au général Alexandre Dumas, commandant en chef de l'armée des Alpes, et alors en congé, la lettre suivante, dont la brièveté même démontrait l'urgence :

« Le général A.D. se rendra à l’instant même à Paris pour y prendre le commandement de la force armée. »

L’ordre de la Convention fut porté à l’hôtel Mirabeau; mais le général Dumas était parti trois jours auparavant, pour Villers-Cotterêts, où il reçut la lettre le 13 au matin.

Pendant ce temps, le danger croissait d’heure en heure ; il n’y avait pas moyen d’attendre l’arrivée de celui qui était mandé; en conséquence, pendant la nuit, le représentant du peuple Barras fut nommé commandant en chef de l’armée de l’intérieur; il lui fallait un second : il jeta les yeux sur Bonaparte»¹⁷.

Ainsi, « cette heure, qui sonne une fois, dit-on, dans la vie de tout homme, et lui ouvre avenir, avait sonné infructueusement pour mon père. Il prit la poste à l’instant même; mais il n’arriva que le 14.

Il trouva les sections vaincues et Bonaparte général en chef de l’armée de l’intérieur »¹⁸.

Le premier rôle était désormais distribué; le général Dumas ne jouerait plus que les seconds rôles, même si quelquefois il se hausserait jusqu’à l’épique (conquête du Mont-Cenis ou défense du pont de Klausen qui lui valut le surnom d’Horatius Coclès du Tyrol (24 mars 1797).

Embarqué dans l’aventure égyptienne comme commandant de la cavalerie, le général y avait été rongé de nostalgie ; tout lui faisait soupçonner l’ambition personnelle du général en chef. Dans ses *Mémoires*, le fils met en scène l’entrevue entre son père et Bonaparte, entrevue qui « eut une si grande influence sur l’avenir de mon père et sur le mien », lorsque Bonaparte lui demande des explications sur une réunion de généraux mécontents :

« — Oui, la réunion de Damanhour est vraie; oui, les généraux, découragés dès la première marche, se sont demandé quelle était le but de cette expédition; oui, ils ont cru y voir un motif non pas d’intérêt général, mais d’ambition personnelle; oui, j’ai dit que, pour la gloire et l’honneur de la patrie, je ferais le tour du monde; mais que, s’il ne s’agissait que de votre caprice, à vous, je m’arrêteraïs dès le premier pas. Or, ce que j’ai dit ce soir-là, je vous le répète, et, si le misérable qui vous a rapporté mes paroles vous a dit autre

¹⁷ *Napoléon*, II, p. La lettre est publiée dans *Mes mémoires*, chap. IV.

« Paris, 13 vendémiaire de l’an IV de la République une et indivisible [5 octobre 1795]

Les représentants du peuple chargés de la force armée de Paris et de l’armée de l’intérieur,

Ordonnent au général A.D. de se rendre de suite à Paris, pour y recevoir les ordres du gouvernement.

J.-J.-B. Delmas.

Laporte. »

¹⁸ *Mes mémoires*, chap. IV.

chose que ce que je vous dis, c'est non seulement un espion, mais pis que cela, un calomniateur.

Bonaparte regarda un instant mon père; puis, avec une certaine affection:

— Ainsi, Dumas, lui dit-il, vous faites deux parts dans votre esprit : vous mettez la France d'un côté et moi de l'autre. Vous croyez que je sépare mes intérêts des siens, ma fortune de la sienne.

— Je crois que les intérêts de la France doivent passer avant ceux d'un homme, si grand que soit cet homme... Je crois que la fortune d'une nation ne doit pas être soumise à celle d'un individu.

— Ainsi, vous êtes prêt à vous séparer de moi ?

— Oui, dès que je croirai voir que vous vous séparez de la France.

— Vous avez tort, Dumas..., dit froidement Bonaparte.

— C'est possible, répondit mon père; mais je n'admets pas les dictatures, pas plus celle de Sylla que celle de César.

— Et vous demandez ?...

— À retourner en France par la première occasion qui se présentera.

— C'est bien ! je vous promets de ne mettre aucun obstacle à votre départ.

— Merci, général; c'est la seule faveur que je sollicite de vous.

Et s'inclinant, mon père marcha vers la porte, tira le verrou et sortit.

En se retirant, il entendit Bonaparte murmurer quelques mots dans lesquels il crut entendre ceux-ci :

— Aveugle, qui ne croit pas en ma fortune ! »

S'éloignant après la révolte du Caire des côtes de l'Égypte, le « nègre Dumas », comme l'appelait Bonaparte, s'éloignait en même temps d'un grand destin.

Une tempête obligea son navire à accoster dans le royaume de Naples, où il fut retenu prisonnier jusqu'en mars 1801. Malade, sans un sou vaillant, il réclama :

« Mais, général Premier consul, vous connaissez les malheurs que je viens d'éprouver. J'espère que vous ne permettrez pas que l'homme qui partagea vos travaux et vos périls languisse au-dessous de la mendicité. J'éprouve un autre chagrin: je suis porté au nombre des généraux en non-activité. Et quoi, je suis, avec mon âge et avec mon nom, frappé d'une espèce de réforme ! Je suis le plus ancien général de mon grade ; j'ai pour moi des faits d'armes qui ont puissamment influé sur les événements; j'ai toujours conduit à la victoire les défenseurs de la patrie. J'en appelle à votre cœur. » (juillet 1802)

Pour toute réponse, admis à prendre son traitement de réforme (26 fructidor an X / 13 septembre 1802), il cessa d'être porté sur le tableau des

généraux de division de la république. Bonaparte lui avait donné une mort militaire.

« J'ai perdu la santé et suis voué à l'infortune et au malheur; la misère et le chagrin dévorent ma vie. Le seul motif qui m'éloigne du désespoir est de penser que j'ai servi sous vos ordres et que souvent vous m'avez donné des marques de bienveillance et d'estime; tôt ou tard, j'espère que vous daignerez adoucir mon sort... Je vous supplie de me faire payer mes appointements arriérés de ma captivité de Sicile, soit 28 500 francs ». (septembre 1803).

Ni tôt, ni tard, il ne sera payé. Il meurt en 1806, laissant femme et enfants sans moyens d'existence. Quelques heures avant sa fin, il a exprimé le vœu d'être enterré dans les champs d'Austerlitz.

Aussi ce jeune garçon de douze ans qui a vu passer l'Empereur éprouve-t-il pour celui-ci des sentiments partagés. Il est d'une part le génie solaire qui, vingt ans durant, a enivré la France de gloire; d'autre part l'« Ogre corse » qui saigne le pays, lui enlevant année après année ses enfants, et qui personnellement est le véritable assassin de son père.

Napoléon, un mythe

Pourtant, la figure de l'Empereur, sous la Restauration — pendant sa captivité à Saint-Hélène et après sa mort — devient peu à peu mythique à mesure que se dépopularisent les Bourbons : « C'était au point que, sans savoir pourquoi, malgré tous les motifs que nous avons de maudire Napoléon, ma mère et moi, nous en étions arrivés à haïr bien davantage encore les Bourbons, qui ne nous avaient rien fait ou qui même nous avaient plutôt fait du bien que du mal »¹⁹.

C'est pourquoi il n'est guère étonnant de le retrouver à Paris, employé du duc d'Orléans, dans des salons bonapartistes, comme celui d'Antoine Vincent Arnault. — républicains, libéraux, bonapartistes font alors cause commune contre les Bourbons appuyés sur la compagnie du Saint-Sacrement ; pas surprenant non plus de retrouver dans les premiers vers de lui qui soient publiés des poèmes qui chantent l'épopée impériale, comme *Leipsick* ou cet *Aigle blessé*, dédié à ce même Antoine Vincent Arnault.

Les Trois Glorieuses, chassant le vieux roi Charles X, et avec lui le dernier des Bourbons à régner, raniment la célébration du mythe napoléonien. Pas moins de sept Napoléon affrontent ou affronteront les feux de la rampe,

¹⁹ *Mes mémoires*, chap. LVIII.

loin du feu des batailles et des bivouac: *Napoléon à Schoenbrünn* à la Porte-Saint-Martin, qui fait des recettes fabuleuses, d'autres aux Nouveautés, au Vaudeville, aux Variétés, à l'Ambigu-Comique, à la Gaîté, au Cirque-Olympique. A. Dumas, jeune auteur à succès depuis *Henri III et sa cour*, est poursuivi par le directeur de l'Odéon, Harel, lequel, lui promettant le pactole, veut lui aussi son Napoléon. Le jeune auteur cède enfin, il dessine, aidé d'un complice, Cordellier Delanoue, un canevas (un espion, qu'il a sauvé du peloton d'exécution à Toulon, suit l'Empereur dans sa prodigieuse carrière, jusqu'à Saint-Hélène). Vingt-trois tableaux, coupés dans l'histoire et l'hagiographie impériales : *Mémoires* de Bourrienne, *Histoire de Napoléon* du baron Norvins, *Victoires, conquêtes, désastres, revers et guerres civiles des Français de 1792 à 1815*, *Mémorial de Sainte-Hélène* de Las-Cases.

C'est un Napoléon conforme à sa légende, un génie dont la pensée va trop loin pour être comprise par ses médiocres contemporains, trahi par ceux dont il a fait la fortune et les girouettes politiques de tous bords — ceux qui au moment de la composition du drame se rallient en masse à Louis-Philippe. Seul le peuple, représenté par le soldat analphabète Lorrain, lui demeure indéfectiblement fidèle. Ce peuple, c'est celui qui vient de combattre sur les barricades, chassant les Bourbons.

Le soir de la première, le 10 janvier 1831, c'est un étrange spectacle d'émeute, ou de départ au combat ; les gardes nationaux encombrant la salle. Le lever du rideau est accueilli par des exclamations: les décors, — ici une redoute devant Toulon, et, à travers les embrasures, la ville assiégée et la chaîne de rochers sur laquelle sont échelonnés les forts — sont superbes (Harel n'a pas lésiné. Coût : quatre-vingt mille francs !). Viendront ensuite la foire de Saint-Cloud et ses baraques, l'appartement, puis le jardin au Tuileries, l'intérieur du palais du roi de Prusse à Dresde, les hauteurs de Borodino, une salle de Kremlin, une mesure près de la Bérézina, avant la Bérézina, les hauteurs de Montereau, un salon du faubourg Saint-Germain, une rue de Paris, une salle du palais de Fontainebleau, la cour du Cheval blanc, dans le même palais, le port de Porto-Ferrajo, la vallée de Jamestown à Sainte-Hélène... Cette énumération montre assez que le drame, après une rapide mise en scène de l'ascension de Napoléon Bonaparte, s'attarde sur la chute de l'Empereur. C'est le vaincu surtout qui est représenté dans ce drame.

Aux entr'actes, tambours et trompettes de la garde nationale font entendre des airs martiaux. Frederick Lemaître qui joue Napoléon ne ressemble en rien à l'Empereur. Mais il porte le petit costume gris; il agonise à Sainte-Hélène. Cela suffit: On pleure d'abord, on applaudit ensuite à tout rompre. À la sortie, on siffle le pauvre comédien Delaître, qui a la mauvaise fortune d'interpréter Hudson Lowe.

A. Dumas ne sait fait aucune illusion sur la valeur littéraire de l'ouvrage ; s'il s'en faisait, son ami, le royaliste Alfred de Vigny le désabuserait :

« Mauvais ouvrage, mauvaise action ! écrit-il. C'est par colère contre le roi que Dumas a jeté dans Napoléon des mots durs sur les Bourbons. « On a été ingrat envers moi », dit-il. « Je lui ai reproché d'accabler les vaincus. »

C'est à ces reproches sans doute que répond le jeune auteur dans la préface du drame, qu'il dédie à « la Nation française ». Il y réfute toute accusation d'ingratitude :

« Je suis le fils du général républicain Alexandre Dumas, mort en 1806, à la suite de onze tentatives d'empoisonnement faites contre lui, dans les prisons de Naples.

Il mourut en disgrâce de l'empereur, pour n'avoir pas voulu adopter son système de colonisation de l'Égypte, — et il avait tort, — pour n'avoir pas consenti à signer, lors de son avènement au trône, les registres des communes, — et il avait raison.

Mon père était un de ces hommes de fer qui croient que l'âme, c'est la conscience, qui font juste ce qu'elle leur prescrit, et qui meurent pauvres.

Or, mon père mourut pauvre; on lui devait vingt-huit mille francs de solde arriérée, on ne les paya pas à sa veuve ; on devait à sa veuve une pension, on ne la lui donna pas. Le sang de mon père versé sous la République n'a donc pas été payé ni par l'Empire, ni par la Restauration : à la Restauration et à l'Empire, merci ! car ils m'ont fait libres. »

Napoléon providentiel

Affaire dramatique plutôt qu'œuvre d'art *Napoléon Bonaparte, ou Trente ans de l'histoire de France*, la pièce pourrait pourtant avoir induit A. Dumas à s'interroger sur le rôle de Napoléon dans l'histoire de France.

« Pourquoi le même homme est à la fois si fort au commencement de sa carrière, si faible à la fin — pourquoi, à une heure donnée, dans la force de l'âge, à quarante-six ans, son génie l'abandonne, sa fortune le trahit ? », se demande-t-il. Deux ans, plus tard, dans son ouvrage *Gaule et France*, il parvient à une réponse : Napoléon n'a été qu'un instrument aux mains de Dieu ; du moment où Dieu n'en a plus eu besoin, il l'a brisé.

« Trois hommes, selon nous, ont été choisis de toute éternité dans la pensée de Dieu pour accomplir l'œuvre de la régénération : César, Karl-le-Grand, Napoléon [...]

Ainsi viennent, à neuf cents ans d'intervalle, et comme preuves vivantes de ce que nous avons dit, que plus le génie est grand plus il est aveugle ;

César, *paien*, préparant le christianisme.

Karl-le-Grand, *barbare* préparant la civilisation.

Napoléon, *despote*, préparant la liberté.

Ne serait-on pas tenté de croire que c'est le même homme qui reparait à des époques fixes et sous des noms différents pour accomplir une pensée unique. »

« « Napoléon, dit M. Cavour, est un météore ». Napoléon comparé à un météore, nous paraît réduit à de bien petites proportions, un météore s'allume, traverse l'espace, s'éteint et disparaît ne laissant de lui d'autre souvenir que son apparition et son éclat d'un moment.

Non, Napoléon n'est point un météore, c'est un de ces hommes prédestinés, comme César et comme Charlemagne, un de ces hommes que la nature met dix siècles à former et qui pendant dix siècles exercent leur influence sur l'avenir, non seulement de leur pays mais du monde : un de ces génies que Dieu envoie pour changer la face de l'univers, forcé qu'il est pour les grands cataclysmes sociaux d'employer des moyens humains. En général plus le génie de ces hommes est grand, plus en même temps il est aveugle. Ils marchent à pas de géant croyant atteindre un but et ils en atteignent un autre souvent parfaitement opposé, et même parfaitement inconnu.

C'est ainsi que César *payen*, prépare le christianisme, que Charlemagne *barbare* prépare la civilisation ; que Napoléon *despote*, prépare la liberté.

« L'homme s'agite ; Dieu le mène, a dit Bossuet » ».

Cette vision providentialiste de Napoléon, Dumas s'y tiendra définitivement.

Elle sous-tend en particulier son *Napoléon*, autre affaire, éditoriale, celle-ci, conclue en 1839, qui soulève peu d'enthousiasme chez le lecteur :

« [La bataille de Waterloo par Dumas] Je m'attendais à lui voir déployer, dans cet épisode, toute la puissance de son talent toute l'énergie de ses pensées et de son style... point. Ce ne m'a semblé que 10 pages des *Victoires et conquêtes* bien écrites et bien jugée [...] », écrit Marco de Saint-Hilaire à Louis Desnoyers, 10 décembre 1839.

Elle est reprise dans *Mes mémoires* ; elle est développée dans la conférence que nous avons citée, au début de cet essai :

« Nous avons dit Dieu.

Jamais la main de Dieu, en effet, n'a été étendue d'une façon plus visible sur Europe²⁰, dont les destins se jugent à Waterloo, que dans cette fameuse journée du 18 juin.

Napoléon, cet homme aux ordres rapides, clairs et précis, Napoléon laisse Grouchy sans ordres.

Puis, quand il a besoin de Grouchy, quand il comprend que le succès de la journée dépend de lui, il envoie un officier d'ordonnance pour l'appeler vers mont Saint-Jean²¹. L'officier est pris, et Grouchy continue de se diriger sur Wavre.

Pourquoi donc un seul officier d'ordonnance ? pourquoi pas dix ? pourquoi pas vingt ? Les officiers d'ordonnance manquent-ils autour²² de Napoléon ?

Et Grouchy qui entend le canon et qui ne marche pas ! Grouchy qui s'obstine à rester, malgré les supplications, malgré les prières d[u général] Gérard, [...] ²³ que nous avons vu pleurer au souvenir de cet inconcevable et invincible entêtement. Tandis que Blücher marche, lui !

Homme du destin, tu as accompli ta tâche ; maintenant tu peux tomber !

Aussi, voyez-le à l'Elysée, ce capitaine aux regards d'aigle, aux résolutions rapides, à la pensée tenace et absolue: est-ce l'homme de Toulon, de Lodi, des Pyramides, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram ? Est-ce l'homme de Lutzen et de Bautzen ? Est-ce même l'homme de Montmirail et de Montereau ?²⁴ Non, toute son énergie s'est usée dans son miraculeux retour de l'île d'Elbe.

Il meurt, sans avoir rien compris à sa défaite.

Sans cesse, à Sainte-Hélène, il revient sur cette date du 18 juin, et remâche cette amère absinthe. « Journée incompréhensible ! dit-il, Concours de fatalités inouïes !... Grouchy !... ¡ Ney !... D'Erlon... ! y a-t-il eu trahison ? y a-t-il eu malheur ? Et pourtant, tout ce qui tenait à l'habileté avait été accompli !... Tout n'a manqué que quand tout avait réussi !... ».

La Providence, sire !

²⁰ *Le Courrier de Lyon* : « Jamais, en effet, la main de Dieu n'a été étendue d'une façon plus visible en Europe. »

²¹ *Le Courrier de Lyon*: le mont Saint-Jean.

²² *Le Courrier de Lyon* : auprès.

²³ *Le Courrier de Lyon* : du général Gérard; la suite est omise.

²⁴ Au cours de la campagne d'Allemagne, Napoléon amena Blücher à rompre à Bautzen (20 - 21 mai 1813) et les armées russes et prussiennes à faire retraite à Lutzen (juin 1813) ; pendant la campagne de France, il coupa en deux l'armée prussienne à Montmirail (11 et 12 février 1814) et arrêta la marche de Schwarzenberg sur Paris à Montereau (18 février).

« Singulière campagne, murmure-t-il une autre fois, où, dans une même semaine, j'ai vu échapper trois fois de mes mains le triomphe assuré de la France et la fixation de ses destinées. Sans la défection d'un traître [Marmont], j'anéantissais les ennemis en ouvrant la campagne. Je les écrasais à Ligny, si ma gauche avait fait son devoir ! Je les écrasais encore à Waterloo, si ma droite ne m'eût pas manqué ! ».

Sire, la Providence !

Et une autre fois encore :

« Singulière défaite, où, malgré la plus horrible catastrophe, la gloire du vaincu n'a pas souffert, ni celle du vainqueur augmenté. La mémoire de l'un survivra à sa destruction ; la mémoire de l'autre s'ensevelira peut-être dans son triomphe!... »²⁵.

Puis, Dumas, dans un beau mouvement de dialoguisme, s'adresse à Napoléon lui-même :

« Non, Sire, votre gloire n'a pas souffert, car vous luttiez contre la destinée. Ces vainqueurs que l'on a appelés Wellington, Bulow, Blucher, ces vainqueurs n'avaient que des masques d'hommes, et c'étaient des génies envoyés par le très-haut pour vous combattre, vous qui vous étiez révolté contre lui, en prenant la cause des rois quand il vous avait chargé de celles des peuples.

La Providence, Sire, la Providence !

Toute une nuit, Jacob lutta contre un ange qu'il prit pour un homme; trois fois il fut terrassé, lui, le premier lutteur d'Israël ! Et, le matin venu, en songeant à sa triple défaite, il pensa devenir fou²⁶.

Trois fois aussi, vous avez été terrassé, Sire; trois fois vous avez senti sur votre poitrine frémissante le genou du vainqueur divin !

A Moscou, à Leipsick, à Waterloo.

*

* *

²⁵ Les trois citations proviennent d'un même passage de Las Cases, *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, mardi 18 juin 1816. Variantes : *N'y a-t-il eu que du malheur; moins d'une même semaine ; trois fois s'échapper; eût fait son devoir; la gloire du vaincu n'a point...*

²⁶ *Genèse*, 32, 23-30.

Vous qui aimiez tant Ossian²⁷, Sire, ne connaissez-vous pas cette légende de Thor, fils d'Odin.

Un jour, il arriva dans une ville souterraine dont il ne connaissait pas le nom : un cirque était ouvert, tout garni de spectateurs. Un chevalier revêtu d'une armure noire avait lancé son défi.

Depuis le matin, il attendait inutilement un adversaire.

Thor entra dans le cirque, marcha droit au cavalier²⁸ sombre, et lui dit :

« Je ne sais pas qui tu es, mais n'importe, me voilà, combattons. »

Et ils combattirent depuis le milieu du jour jusqu'à la nuit. C'était la première fois que Thor rencontrait un champion qui lui résistât.

Non seulement celui-là résistait, mais, à chaque instant, Thor sentait qu'il prenait l'avantage sur lui ; et cependant, quoiqu'à chacun des coups²⁹ tout son corps frémit, tout son sang se glaçât, il ne recula point d'un pas. Et quand les forces lui manquèrent, quand il lui fallut tomber, il tomba sur un genou, puis sur deux, puis sur une main, et, toujours essayant de combattre, il finit par se coucher, lui, Thor, lui fils d'Odin, sur la poussière du cirque, haletant, vaincu, expirant.

« En faveur de ton courage, et parce que tu as fait ce que nul n'avait fait avant toi, dit le chevalier noir, je te fais grâce ; seulement, la première fois que tu me rencontreras, et que nous lutterons ensemble, il n'en sera pas ainsi ».

« Qui donc es-tu ? Étrange vainqueur », lui demanda le fils d'Odin.

« — Je suis la mort », dit le chevalier noir, en levant la visière de son casque .

Et Thor fut près d'un an à revenir à la vie pour avoir lutté contre la mort.

Il en a été de vous comme de Jacob et de Thor, Sire, vous avez pensé devenir fou, vous avez été un an à revenir à la vie.

*

* *

Et il fallait que cela fut ainsi pour que vous devinssiez, presque de votre vivant, Sire, un héros légendaire.

²⁷ Le poète écossais Macpherson, adaptant des chants primitifs, attribués au vieux barde Ossian (*Fingal*, 1762 ; *Témora*, 1763), rencontra un extraordinaire succès, comptant parmi ses admirateurs Lamartine, Napoléon, M^{me} de Staël, Chateaubriand.

²⁸ *Le Courrier de Lyon* : chevalier.

²⁹ *Le Courrier de Lyon* : chaque coup du noir chevalier.

Il vous fallait mourir sur un rocher, et que ce rocher fût un calvaire, pour que ces soldats, ravés à leur famille et à leur patrie, dont vous avez semé les ossements sur tous les champs de bataille de l'Europe, vous restassent fidèles jusques dans la mort, et vinsent à votre appel passer la nocturne revue à laquelle vous les convoquez, la veille de l'anniversaire de vos grandes journées. Un poète l'a dit³⁰:

Quand l'heure funèbre est venue,
Que minuit tinte à l'unisson,
Et que du bronze, dans la nue,
S'est éteint le dernier frisson !

Soulevant son front livide
La froide pierre du tombeau,
S'éveille un tambour invalide
Dans son uniforme en lambeau.

Il fait résonner sa baguette
Sur la caisse au bruit sans pareil.
Et, de ses deux mains de squelette,
Avant le jour, bat le réveil.

Soudain aux roulements qui grondent
Sur le fantastique tambour
Tous les vieux soldats morts répondent
Et se réveillent à leur tour.

Ceux qui, sur le sol italique,
Dorment à l'ombre des lauriers,
Ceux que l'Espagne catholique
Égorgea sous ses oliviers

Ceux que l'Égypte courroucée
Sous son sable ardent calcina ;

³⁰ *Le Courrier de Lyon* : et c'était un Allemand, votre ennemi. – *La Revue nocturne*, d'abord imprimée dans *Le Monte-Cristo*, n°13, jeudi 16 juillet et n°14, jeudi 23 juillet 1857 (dernier quatrain), avait été repris dans *Bric-à-Brac*, Michel Lévy, 1861 (*Bibliographie de la France*, 29 juin 1861). C'est la traduction d'une ballade de Hans Christian, baron von Zedlitz (1790 - 1862), traducteur en allemand du *Childe Harold* de Byron.

Ceux que, dans son onde glacée,
Engloutit la Bérézina.

Et tous, ainsi qu'aux jours d'alarmes
Qui virent leurs combats géants,
S'élancent, saisissant leurs armes,
Hors de leurs sépulcres béants.

Alors les belliqueux squelettes
Forment leurs sombres escadrons ;
En tête marchent les trompettes
Soufflant dans leurs muets clairons.

Voici, fourmillant dans les piques,
Les lanciers aux habits pourprés ;
Voici les cuirassiers épiques
Aux manteaux blancs de sang marbrés.

Voici les hussards qui menacent
L'ennemi qu'ils vont disperser.
Voici les lourds dragons qui passent
Sans qu'on les entende passer.

Puis voici les grenadiers mornes
Marchant toujours du même pas ;
C'étaient eux qui brisaient les bornes,
Limites des anciens États.

Eux qui, dans les sanglantes fêtes,
Traînant les rois par les cheveux,
Changeaient les couronnes de têtes
Quand le maître avait dit : « Je veux. »

Le maître, le voici ! silence !
Du tombeau le dernier il sort :
Sur son cheval blanc il s'élança.
— Salut. César imperator.

Redingote grise et râpée,
Habit vert et petit chapeau ;

Au flanc gauche sa courte épée,
Sur son front l'ombre d'un drapeau.

C'est lui, tel qu'à l'éclair des glaives
Nos pères le virent passant ;
Et tel que nos fils dans leurs rêves
Le verront toujours grandissant.

Ô lune, sors de ton nuage
Et verse sur lui tes rayons ;
L'Empereur au pâle visage
Va manœuvrer ses bataillons.

Halte, soldats ! présentez armes !
Il passe dans les rangs glacés
Et l'on voit se mouiller de larmes
L'œil creux de tous ces trépassés.

Puis, quand du centre à ses deux ailes
César est las de galoper,
Les rares chefs restés fidèles
Autour de lui vont se grouper.

Lors au plus proche capitaine
Le mot d'ordre est par lui jeté.
Et, de rangs en rangs, dans la plaine,
À voix basse il est répété.

Mais qui peut, sur l'avenir sombre,
Arrêter un regard certain ?
— Austerlitz et Wagram, dit l'ombre ;
— Waterloo ! répond le destin. »

Napoléon, héros de roman ?

Héros de l'histoire, héros de la légende, héros de l'épopée, Napoléon pouvait-il devenir héros d'un roman d'Alexandre Dumas. Ce « personnage

mondialement connu », le plus mondialement connu au XIX^e siècle, pouvait-il, sans en déranger l'économie, être introduit dans un roman ?

A. Dumas, malgré son goût de l'impossible, semble avoir longtemps hésité avant de tenter la gageure. Ainsi, dans *Le Comte de Monte-Cristo* où l'action se noue au moment et à cause du débarquement de Napoléon à Golfe-Juan, c'est Louis XVIII qui apparaît, et non l'Empereur.

Plus tard, – si l'on excepte *Le Capitaine Richard*, roman disparate rapetassé à partir d'une pièce de théâtre non jouée –, l'écrivain place l'Empereur comme figure centrale d'une trilogie écrite et publiée en désordre, et jamais achevée : elle comprend *Les Blancs et les Bleus*, *Les Compagnons de Jéhu* et, enfin, *Hector de Sainte-Hermine*. Ces trois romans saisissent Napoléon à différents moments de sa carrière :

Les Blancs et les Bleus, au 13 vendémiaire et pendant la campagne d'Égypte ;

Les Compagnons de Jéhu au retour d'Égypte et en Brumaire ;

Hector de Sainte-Hermine, de 1800 à 1814.

Les héros fictionnels sont les trois frères Léon de Saint-Hermine, dit Morgan de Saint-Hermine, chef des compagnons de Jéhu, le second Charles émigré fusillé, le troisième, Hector dont nous parlerons plus tard.

C'est afin de documenter *Les Blancs et les Bleus* que l'écrivain une lettre cavalière à l'empereur Napoléon III, en novembre 1866 probablement]³¹

« Illustre confrère,

Lorsque vous entreprîtes d'écrire la vie du vainqueur des Gaules³², toutes les bibliothèques s'empressèrent de mettre à votre disposition les documents qu'elles renferment.

Il en est résulté un ouvrage supérieur aux autres, en ce qu'il réunissait la plus grande quantité de documents historiques.

Occupé d'écrire en ce moment l'histoire d'un autre César nommé Napoléon Bonaparte, j'ai besoin de documents relatifs à son apparition sur la scène du monde.

³¹ Publication : *Le Journal du Havre*, 27 août 1867. – *La Petite Presse*, 31 août 1867. – Romans de la Révolution d' Alexandre Dumas, tome onzième, *Les Blancs et les Bleus*, pièces annexes par Claude Schopp. Tallandier, 1990, I, p. 339 - 340. — La lettre semble contemporaine de la transformation des *Nouvelles en Mousquetaire* dont Dumas prend la direction (18 novembre 1866), le nouveau journal n'annonce *Les Blancs et les Bleus*, suite des *Compagnons de Jéhu* que le 20 décembre, en imprimant le lendemain la préface. Le feuilleton commencera à être imprimé le 13 janvier 1867, après un changement de titre, Étienne Arago ayant déjà publié un roman intitulé *Les Blancs et les Bleus*.

³² *Histoire de Jules César*, Imprimerie impériale, 1865-1866, 3 vol. in-folio; H. Plon, 1865 - 1866, 2 gr. in-8°.

Bref, je désirerais toutes les brochures que fit éclore le 13 Vendémiaire³³. Je les ai demandées à la Bibliothèque, elles m'ont été refusées.

Il ne me reste donc d'autre moyen que de m'adresser à vous, mon illustre confrère, à qui l'on ne refuse rien, pour vous prier de demander en votre nom ces brochures à la Bibliothèque et de vouloir bien une fois que vous les aurez les mettre à ma disposition.

Si vous voulez bien accueillir ma demande, vous m'aurez rendu un service que je n'oublierai jamais³⁴.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, illustre confrère de *La Vie de César*, votre humble et très reconnaissant confrère.

Alex Dumas »

Enfin, nous avons eu le bonheur de retrouver et publier le roman prévu en 4, ou en 6 volumes intitulé *Hector de Sainte-Hermine*³⁵, qui était annoncé dans *Les Blancs et les Bleus* par une phrase prononcée par Charles de Sainte-Hermine : « de même que mon frère aîné a hérité de la vengeance de mon père, de même que j'ai hérité de la vengeance de mon frère aîné, mon jeune frère héritera de ma vengeance à moi ».

Hector de Sainte-Hermine qui a échappé au bourreau grâce à Fouché, est condamné à vivre dans l'ombre, cachant à tout le monde sa véritable identité. C'est à travers ses aventures, qui que nous suivrons les hauts faits comme les basses actions de Napoléon, auxquelles sont mêlées Joséphine, Fouché, Talleyrand, Cadoudal, Chateaubriand, Surcouf, Nelson, etc...

Dans ce roman, mêlant histoire et roman, Dumas exprime l'ambivalence de ses sentiments envers Napoléon, mélange d'admiration et d'aversion.

³³ *Le 13 Vendémiaire*, deuxième partie des *Blancs et les Bleus*, est publié dans *La Petite Presse* (18 juillet - 21 août 1867) après la cessation de paraître du *Mousquetaire*.

³⁴ L'intervention de Victor Duruy aurait donné à Dumas accès aux sources souhaitées, voir *Le Journal du Havre*, 27 août 1867.

³⁵ A. Dumas, *Le Chevalier de Sainte-Hermine*. Texte établi, préfacé et annoté par Claude Schopp. Phébus, 2005, 1075 p. Nous renvoyons le lecteur à l'appareil critique de cette édition.